

CIEL BLANC, CIEL NOIR
Une initiation au chamanisme mongol

Collection Chamanismes
dirigée par Michka Seeliger-Chatelain et Tigrane Hadengue
© Mama Éditions (2021)
Tous droits réservés pour tous pays
ISBN 978-2-84594-372-8
Mama Éditions, 1 rue des Montibœufs, 75020 Paris (France)

De la même autrice

La chamane qui lit sur les visages
Éditions Maïa, 2019

Paul Facchetti, le studio. Art informel et abstraction lyrique
Brigitte Pietrzak et Frédérique Villemur, Actes Sud, 2004

Brigitte PIETRZAK

CIEL BLANC, CIEL NOIR
Une initiation au chamanisme mongol

Préface de
Audrey Fella

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

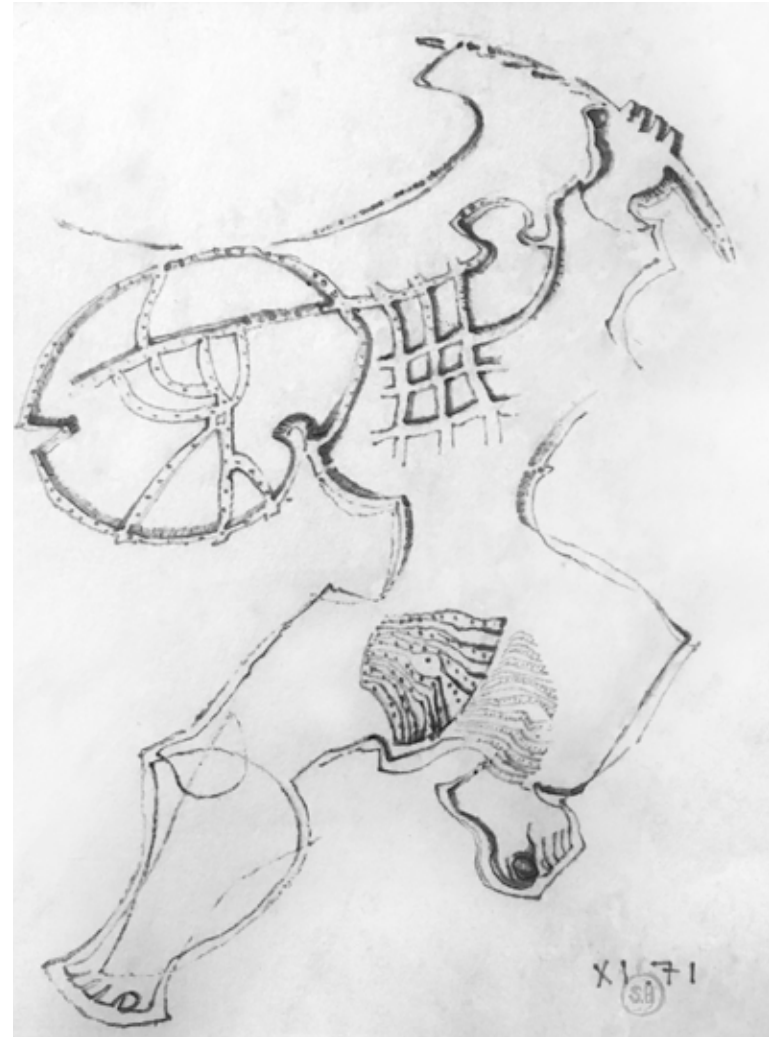
Ce livre est publié à titre informatif et ne saurait se substituer
aux conseils de professionnels de la santé.

Toute utilisation des informations contenues
dans ce livre relève de la responsabilité du lecteur.

MAMA ÉDITIONS

Manier le tambour, ciel blanc, ciel noir, *ongod, ovoo*, transe.
J'ai voulu expliciter toutes ces expressions telles que je les ai
vécues. On ne peut les détacher de leur contexte,
car elles font sens dans chaque geste rituel où tout conduit
à leur dépassement. Chaque cérémonie est unique,
s'inscrivant dans les limites de son expérience.
Chaque voyage est une cocréation.
Elle est faite de cet échange exceptionnel avec
les présences de l'invisible qui nous viennent en aide
pour réaffirmer leur communion avec notre monde.

À Anne Vittot



Sébastien Hadengue
Le Chasseur de rennes (1971)
Photographie © Tigrane Hadengue
Collection privée

PRÉFACE

« Je deviens oiseau, parée de mon costume de couleur semblable à un ramage arc-en-ciel. Les clochettes attachées à mon habit tintent de leur meilleur éclat. Mes bras s'écartent et mon corps oscille au rythme du tambour, le son transperce l'espace et va chercher sa profondeur. Au fil des cérémonies, mon corps acquiert une autre densité, il quitte toute lourdeur et emprise psychique en s'abandonnant à ce qui est plus grand que lui. Il épouse d'autres formes. J'accepte cette métamorphose. (...) L'oiseau ne creuse pas le ciel, l'espace est là pour sillonner l'invisible et en témoigner dans une authentique aspiration. » Telle est la belle image de Brigitte Pietrzak pour décrire le vol du chamane, destiné à voyager dans le monde invisible à la rencontre des *ongods* – les esprits dans le chamanisme mongol. Un voyage auquel elle a été conviée à quarante-neuf ans après la lecture des livres de Corine Sombrun et de Laetitia Merli. C'est ainsi qu'elle est partie un an plus tard en Mongolie pour rencontrer Enkhtuya, une chamane appartenant à la tribu des Tsaatans, « le peuple éleveur de rennes », qui lui a révélé son aptitude et qui l'initie encore aujourd'hui. Car les chamanes ne cessent d'apprendre tout au long de leur vie à rétablir l'harmonie et à servir leur communauté, qui rassemble tous

ceux venus chercher du réconfort, guérir une maladie ou réparer un évènement.

J'ai rencontré Brigitte en mars 2019, pour mon livre *Femmes chamanes*. Je cherchais alors une femme initiée dans le chamanisme mongol, susceptible de témoigner de son expérience aux côtés d'autres femmes. J'enquêtais sur cette aspiration au chamanisme en plein essor, révélant le besoin des Occidentales de renouer avec la sagesse de la nature. Et voilà que Brigitte est entrée dans ma vie. Hasard ou coïncidence ? Rien n'arrive par hasard avec les chamanes. Brigitte dit elle-même qu'on la trouve si on doit la trouver. Pour cette raison, elle ne fait pas de publicité. Elle n'a pas non plus de site internet. On vient à elle si les esprits y consentent. Dans mon cas, ils sont passés par l'intermédiaire de mon amie Michka, qui m'a donné son contact.

« Brigitte est une chamane mystique », me suis-je dit lors de notre rencontre. Née en France, d'origine polonaise, elle est d'abord une artiste dans l'âme. Elle a appris la musique et la peinture par elle-même, librement. Sensible au monde invisible, elle a toujours été en quête d'absolu à travers différentes voies spirituelles, dont le bouddhisme zazen de Taisen Deshimaru, les groupes Gurdjieff, la lecture des mystiques orientales et occidentales, comme Sri Aurobindo, Mère, Jeanne Guyon, Denise Desjardins, etc. Et cela, grâce à Charlotte Calmis, une artiste peintre, qui l'a mise sur le chemin d'elle-même dans sa jeunesse. Réservée à l'égard de son folklore, à cette époque, elle se méfie du

chamanisme. Rien ne la prédestine donc à cette voie, à part un don de visions et des malaises inexplicables, qui la perturbent depuis l'enfance – des manifestations de la « maladie chamanique », lui expliquera Enkhtuya plus tard. Une intuition persistante la propulse ainsi en Mongolie, à des milliers de kilomètres de chez elle, pour rencontrer son initiatrice. Là-bas, elle a l'impression de retrouver une sœur en Enkhtuya. Et sa vie prend toute sa signification lors d'une cérémonie où les esprits lui confirment son statut d'*udgan* – une femme chamane en Mongolie – et le « sens de son service ». Depuis, elle retourne chaque année auprès de cette dernière pour parfaire son apprentissage avec les *ongods* de sa lignée, qui l'enseignent pendant ses voyages. Car dans le chamanisme mongol, l'expérience prévaut. La particularité de Brigitte est de n'avoir jamais « joué » à la chamane, mais d'avoir opéré le mariage des sagesse occidentale, orientale et du chamanisme.

Pour mon livre, j'ai participé à une cérémonie où Brigitte est entrée en transe de manière subtile et invisible. Pas de scène spectaculaire, de hurlements d'animaux ou de gestes brusques, juste une présence simple à elle-même. Un état pendant lequel elle s'intériorise et prie, faisant le vide pour mieux entendre la voix des esprits qui la visitent et pour restituer clairement leurs messages au consultant. Elle tient cette pratique de madame Guyon, une mystique française du xvii^e siècle, qui lui assure une union profonde avec le monde invisible, dénuée de toute projection personnelle et de toute volonté de prise de pouvoir. Parce que

le vrai chamane est humble et bienveillant; ce n'est pas lui qui guérit, mais les esprits qui agissent à travers lui. En ce sens, elle ne peut pas promettre de résultats au consultant, les esprits apportant à celui-ci l'aide nécessaire dans le plus grand respect de son destin. Ainsi Brigitte préfère-t-elle attirer son attention sur la pleine responsabilité de son bonheur sur Terre, et la transformation nécessaire qu'il doit opérer ici-bas face aux événements, avec l'aide de la grâce. Voilà le sens des épreuves: lui permettre de devenir lui-même, en se détachant de sa personnalité qui masque son être intérieur, attendant de rayonner sa lumière et sa joie d'être au monde. À l'issue de la cérémonie, la chamane m'a remis sur mon chemin de vie, choisi par mon âme, non pas par mon ego. Le chemin devant me permettre de renouer avec ma nature originelle et d'honorer mon incarnation. La cérémonie sobre m'a impressionnée par sa simplicité et son dépouillement; la chamane, par son acuité et sa puissance. La puissance qui n'a rien à voir avec la gesticulation ou le bruit, mais avec la profondeur de l'être et l'intensité de la prière, où elle puise sa force. La même force qui m'a donné l'énergie pour poursuivre mon chemin, en confiance.

À l'instar de la cérémonie que j'ai vécue, *Ciel blanc, ciel noir* nous invite au voyage, à travers les diverses expériences de Brigitte avec le tambour, le grand guerrier, le miroir, la salamandre, l'esprit du ciel, les ancêtres, l'aigle, etc. Autant d'entrées grâce auxquelles elle nous raconte son initiation, la cérémonie qui l'a consacrée chamane, la rencontre avec son esprit maître et ses

différents *ongods*, en décrivant la beauté et la sagesse de sa culture d'adoption. Au fil des pages, elle explore le chamanisme mongol, tout autant que notre psyché, pour mieux nous délivrer le sens de notre présence ici-bas. Elle trace une carte du ciel, peuplée d'esprits ombrageux et lumineux, où se dessinent les grands traits de notre destinée. Rien à voir avec les stages de chamanisme à sensation, qui ne peuvent révéler le chamane, ni non plus conduire le pratiquant sur la voie, au risque de grands désordres, voire périls, dans leur vie, précise-t-elle. Au lieu de nous proposer un tour de manège étourdissant, elle nous convie plutôt au silence de l'intériorité, d'où peut jaillir la clarté du chemin dans l'humilité et l'authenticité. Le tout dans un langage symbolique et poétique propre à toucher l'âme du lecteur.

Puisse le livre de Brigitte vous guider dans votre propre envol, et vous reconduire ainsi vers votre ciel intérieur!

Audrey Fella

Journaliste et autrice notamment de
Femmes chamanes, Rencontres initiatiques

AVANT-PROPOS

La force de l'appel

Il y a eu cette première fois où le mot *chamane* a résonné à mes oreilles comme un son inconnu pourtant familier. À quoi me renvoyait-il au juste ? À cet instant précis, quelle était la question qui me taraudait ? Pourquoi l'idée de rejoindre Enkhtuya la chamane s'imposait-elle à moi avec autant de force et d'évidence ? À partir du moment où j'avais connu son existence, sa simple évocation me montrait une direction, un endroit où aller. Peu importait la distance, les difficultés pour m'y rendre, la Mongolie avait touché mon âme à travers sa présence. La simple évocation de son nom, son visage entrevu sur une photographie m'avait d'emblée bouleversée. Je pressentais qu'une expérience sans précédent m'attendait à 8 000 km de Paris, dans le nord de la Mongolie, près du lac Khövsgöl, sans en connaître vraiment encore les tenants et les aboutissants. La force de l'appel était la plus intense et me poussait à partir sans attendre. J'avais à l'esprit cet endroit qui revenait me chercher avec tellement d'insistance que j'entrevois

déjà clairement le paysage. Enkhtuya appartenait à la tribu des Tsaatans, les derniers éleveurs de rennes. Je touchais chaque jour un peu plus de l'intérieur ce lieu rêvé et m'y abandonnais.

Pendant que je découvrais le fil de l'existence de la chamane, je voyais des similitudes, dans une certaine mesure, avec la mienne. Comme elle, j'avais depuis l'adolescence des sensations d'évanouissement qui m'interrogeaient, comme si mon corps me lâchait et se diluait sans raison apparente. À cela s'ajoutaient des prémonitions semblables à des visions fugitives qui me laissaient entrevoir l'avenir plus pour les autres que pour moi-même.

Si l'appel répondait à un certain enthousiasme, il se manifestait également par de grandes souffrances corporelles. L'injonction que j'avais reçue était aussi de l'ordre de la sensation, mon corps tout entier me donnait une impression de démembrement et une très forte douleur bloquait l'ensemble de mon dos. Je l'interprétais comme le signe de l'urgence d'un changement. Tout se conjugait jusqu'à se confondre. Je perdais pied tandis que mon esprit ressentait une irrésistible attraction mêlée à une appréhension face à l'inconnu que je pressentais. Était-ce l'occasion de donner à ma vie une nouvelle direction? Avant même que mon futur se réalise, il semblait me laisser entrevoir l'importance du nouveau chemin qui se dessinait sous mes pas en me renvoyant à un espace plus large pour poursuivre mon existence.

Tout allait alors s'enchaîner très vite. Des contacts se nouèrent et me donnèrent en effet les moyens de

rejoindre la Mongolie et le camp de la chamane dans les meilleurs délais. Je trouvai le chemin jusqu'à son tipi. Je décidai de m'en approcher franchement et d'en ouvrir le volet en toile en une seule fois, comme quand on se jette à l'eau sans réfléchir pour affronter sa peur de plonger. Dans un temps suspendu propice à tous les possibles, tous mes membres semblaient ramassés en cet instant précis. Ma rencontre avec Enkhtuya s'était faite avec une évidence qui me donnait l'impression d'avoir réalisé un saut dans le temps sans m'en apercevoir.

D'emblée, elle me dit savoir pourquoi je suis venue avant même que j'en aie pris conscience: « Mais pourquoi n'es-tu pas venue plus tôt? » Tout va si vite, en une seule fois. Tout s'accélère. La traductrice l'informe de mes sensations de perte de connaissance, de mes visions aussi, ce qui ne semble nullement l'étonner. Elle me dit que l'on appelle cela en Mongolie « la maladie chamannique » et que c'est l'un des signes majeurs qui indiquent que l'on est chamane. Mais reste néanmoins l'ultime test que je dois passer, les *ongods* – les esprits dans le chamanisme sibérien mongol – devant me reconnaître eux aussi chamane.

« On naît chamane, on ne le devient pas », me dit Enkhtuya. Cela devra être validé en ce qui me concerne par une cérémonie dans le grand *ovoo* du lac Khövsgöl, le lieu des ancêtres, l'endroit consacré où se passent les cérémonies. Ai-je le choix de refuser le titre de chamane, d'*udgan*, mot spécifique pour les femmes, si cela se confirme? Oui, au risque, selon la tradition, d'attirer la malchance sur moi et mes proches. Ce n'est pas par peur que je consens à revêtir l'habit, si je le suis, mais

dans l'intime conviction que je toucherais à l'une des clés de mon existence.

Je sais déjà à cet instant précis que Enkhtuya va m'ouvrir la voie, celle qui conduit à faire l'expérience de l'invisible, où l'aventure commence par ce grand vide à retrouver pour être à l'écoute des mondes et des présences qui l'habitent. J'y plonge les yeux fermés en faisant confiance à mon initiatrice.

On confectionne ma parure pour l'évènement. Mon costume, très coloré, est fait de lanières bleues, jaunes, blanches, rouges et armuré de petits symboles en métal qui constituent, me dit-elle, des protections indispensables dans ma traversée des apparences. Les serpents sont en bonne place pour m'assurer la bienveillance du monde d'en bas. Ils parcourent mes manches et ondulent. C'est Enkhtuya elle-même qui les a ajoutés.

Mon masque, bleu, blanc et jaune, rehaussé de plumes d'aigle, arbore une grande bouche en forme de sourire comme si dans la découverte de ces nouveaux mondes il fallait toujours montrer sa bienveillance et sa joie. Les chaussures ressemblent à de parfaits petits chaussons de peau et ont pour fonction de permettre de rester bien enracinée pour circuler dans le cercle de cérémonie. Reste mon tambour qui m'intimide déjà à l'idée de m'en servir. C'est lui qui produira les sons qui m'entraîneront de l'autre côté du miroir. C'est lui qui va toujours m'accompagner et que j'apprivoiserai en le chevauchant. C'est lui qui s'animera, se rappellera toujours à mon bon souvenir et que je devrai chérir dans toutes les occasions qui me seront données de le solliciter.

Manier le tambour, tout le monde peut le faire, avec plus ou moins d'énergie, mais tout le monde ne peut pas communiquer avec les *ongods* et dialoguer consciemment avec eux en se glissant du côté invisible de la réalité. Enkhtuya me dit que le danger est d'appeler les esprits sans être apte à les faire repartir. Ils peuvent dans ce cas-là s'accrocher et créer des problèmes en tous genres, restant sur notre plan de réalité sans pouvoir s'en extirper. On mesure la force d'un chamane au nombre d'*ongods*, d'esprits qui l'accompagnent. Plus il y a d'*ongods* présents, plus il y a pour le chamane la possibilité de voyager loin à travers les mondes.

Le chamane rattache son âme à l'insondable qui permet tous les voyages et les réparations. « Réparer » étant un mot qui revient souvent dans le chamanisme mongol. L'énergie est faite de circonvolutions fluides quand rien ne l'empêche de tourner. Chamaniser revient alors à apporter le surcroît d'énergie nécessaire à la circulation entravée pour rétablir l'harmonie, à s'abandonner au flux.

Enkhtuya me fait toucher avant toute chose la limite de mes mots. Je découvre de nouveaux outils. Je revêts l'habit de chamane et son masque, indispensables lors des cérémonies. Voir avec le masque revient à voir avec les yeux de l'esprit, il permet d'accéder aux mondes subtils dans tout ce qu'ils recèlent de découvertes, permettant de s'extraire de l'illusion des choses. Revêtue du costume, il ne s'agit pas de « jouer à l'Indien », mais d'incorporer la venue des esprits avec respect et humilité. C'est ainsi que j'ai appris à fermer les yeux pour

mieux voir. Tout est là pour celui qui sait discerner au-delà des apparences et se révèle au fil d'approbations successives de la part des esprits.

Je découvre l'*ovoo*. Enkhtuya me prend par la main et nous en faisons le tour avec émotion pour saluer chacune des directions constituées de petites niches recelant des trésors d'offrandes et de mémoires, sculptures d'animaux de pouvoir, habits et tambours de chamanes décédés, photographies d'inconnus. Ici, les gens déposent, selon leur convenance, des offrandes au pied d'un autel improvisé, cinq éléments comme il se doit en Mongolie : lait, thé, bonbons, cigarettes et vodka. Les offrandes sont nombreuses et certaines photos qui y sont rattachées m'interpellent, dans ce qu'elles dégagent de singulier. Confier son âme à l'*ovoo*, c'est s'en remettre aux esprits sans condition et alimenter la force collective de vie. Il y a là, à chaque cérémonie, comme un égrégoire que l'on nourrit chaque fois davantage en apportant sa pierre à l'édifice.

Je suis maintenant dans le cercle de cérémonie accompagnée de mon teneur qu'on appelle *tushee*. C'est lui qui pourvoit désormais à mes besoins lorsque je devrai avancer dans l'*ovoo*. C'est le rôle du *tushee* de faire chauffer le tambour. La peau du tambour doit recevoir la chaleur nécessaire pour se tendre au mieux et ainsi résonner de son meilleur son pour recevoir les présences.

La cérémonie va bientôt commencer. On procède à mon habillage, dans l'ordre : chaussons, costume et le masque en dernier. Tout doit être noué fermement. Je suis serrée à la taille, comme corsetée. La prise en

main du tambour vient en dernier, instant intense de concentration avant de donner le premier battement avec la mailloche qui marque le début du voyage.

Je me retrouve dans une cécité totale qui facilite mon détachement du visible. Le silence est palpable. Je frappe un premier coup, puis un deuxième, je m'ajuste sur le rythme de Enkhtuya qui chamanise à mes côtés. Je la suis dans la progression de ses battements semblables à ceux d'un cœur. Le rythme se trouve de lui-même par la répétition des coups et je sens que je bascule petit à petit dans une autre dimension.

La danse est une délivrance. L'invisible me meut en sursauts et en soubresauts. Mon corps est devenu un réceptacle à d'autres mondes. Je deviens le cavalier blanc et je suis le rythme du tambour qui me permet de m'ajuster aux vibrations des présences qui arrivent. À ce moment précis, ni le temps ni l'espace ne semblent avoir de limites. Dans quel endroit, dans quel monde parallèle, existe cette route blanche ascendante qui se profile dans ma vision, jalonnée de présences aussi variées qu'inattendues ? Ma conscience s'élargit – où se trouve le point le plus haut du ciel ? Je m'applique à rester consciente pour restituer au mieux mon voyage quand on me demandera de répondre à cette question : « As-tu bien voyagé ? »

Enkhtuya me pose des questions. Combien comptes-tu de ciels ? Qui est ton esprit-maître ? Qui sont tes ancêtres ? Je ne veux pas me faire plus mongole que les Mongols. Je réponds avec les mots qui me viennent sans chercher ni à composer ni à plaire, et Enkhtuya me confirme l'approbation des esprits.

Elle tient à me dire que je devrai être toujours sincère quand je serai convoquée par l'invisible et me précise à cette occasion ce qu'est la transe. La transe est un état modifié de conscience qui permet de basculer dans une autre réalité. Elle est provoquée par la descente des esprits que le chamane incorpore. Elle peut être silencieuse et loin de l'idée que s'en font certains Occidentaux en mal de spectaculaire. La gesticulation n'est pas la garantie d'une communication réussie avec les présences de l'invisible. Il s'agit avant tout d'une rencontre avec les esprits qui choisissent de venir à nous. La transe démonstrative est séduisante, mais elle peut être caricaturale lorsque de faux chamanes l'exploitent à des fins commerciales. Par ailleurs, le chamane doit rester maître de son expérience, c'est là toute la différence avec la possession. C'est un acte spirituel de partage et une prière qui portent vers l'indicible.

Le mot transe n'est d'ailleurs pas utilisé en Mongolie, où on parle de descente, *buuh*, précise la traductrice. Accueillir les esprits, c'est laisser la place en soi à l'infini des mondes et en réaliser l'unité. Les *ongods* qui décident de nous venir en aide ont conscience de leur mission, de la place qu'ils représentent dans l'ordre universel, dans cette grande chaîne d'entraide. Le chamane doit rester présent au dialogue avec ses guides pour pouvoir, à son retour, rapporter une parole impeccable, qui donnera des réponses concrètes aux gens qui l'ont consulté. Tous les mondes communiquent entre eux, tout vibre et se répond comme dans un vaste orchestre pour créer une unité sans fin. Une grande entraide existe dans cette organisation universelle,

allant dans le sens de l'évolution et de l'amour. Poser une intention lumineuse est un point d'ancrage, une ligne de mire que le chamane entrevoit pour nettoyer les aspérités psychiques qui pourraient retenir, engluier, empêcher.

Je peux désormais rester des heures dans le tipi, dans une attitude silencieuse et immobile. J'ai pour modèle l'impassibilité de Enkhtuya, semblable à un lac de silence, doublé par la présence réelle du lac Khövsgöl tout près, d'un bleu profond, un bleu alchimique. Il valide toutes les légendes, les enchantements possibles, ce qui lui doit le nom de « perle bleue de Mongolie ». Enkhtuya sait habiter ce grand vide rempli d'autre chose, avec cette tranquillité qui l'illumine dans ces moments-là. Enkhtuya parle avec ses yeux et se refuse à faire de longs discours, sauf quand elle est en cérémonie. C'est alors que sa voix change et devient celle d'une très vieille femme, investie du message qu'elle doit restituer, quelle que soit sa longueur. Il faut savoir prier, saluer sans relâche ses *ongods*. Elle me recommande de ne pas oublier de le faire le plus souvent possible avec gratitude.

Chaque jour, les gens affluent sans relâche dans le tipi pour rencontrer la chamane. Mongols et étrangers se présentent pour obtenir des encouragements et des réponses. Des familles entières viennent souvent de très loin, elles appartiennent à toutes les catégories sociales, du paysan à l'homme politique. Elles se présentent sans prévenir, les bras chargés de cadeaux pour honorer la chamane. En Mongolie, le chamanisme est tout à fait intégré dans les mœurs.

On va voir le chamane aussi simplement que l'on consulte en Europe son médecin de famille. Protection, réparation, nettoyage sont les maîtres mots de tous les jours pour contrer la maladie, les séparations, les problèmes d'argent ou bien faire partir les morts. La journée est absorbée par l'enchaînement de demandes, des nombreux visiteurs qui se succèdent du matin au soir. Il arrive que Enkhtuya refuse d'apporter son aide à des cas qui lui semblent trop lourds ou malvenus. Il arrive parfois que des gens soient trop attachés à leur souffrance pour accepter de s'en séparer. La volonté personnelle pouvant rester la plus forte, chacun garde son libre arbitre dans le choix de son action ou de son inertie. La chamane doit ouvrir la voie qui conduit au bonheur et à la chance. Elle doit savoir dire avec simplicité ce qui lui paraît confus pour démêler les nœuds et les offrir à la transformation. Les guides sont là pour lui souffler la forme de réponse la plus appropriée, en sachant toucher la compréhension intime de son interlocuteur.

La fabrication d'objets de pouvoir est un travail journalier pour la chamane. Elle fabrique des amulettes, supports de substitution pour accueillir l'énergie réparatrice et la redistribuer positivement. Elle me fait participer à leur confection. L'objet s'impose quel qu'il soit, statue de sel ou simple racine. Tout est toujours ludique dans ce jeu de l'oie chamanique où l'on rencontre, quand c'est le moment, l'objet ou la personne faisant sens pour établir le juste contact avec l'invisible. Le monde physique semble très malléable, l'instant d'une synchronicité. Comme si la chance et

la malchance ne tenaient qu'à un fil, fil de soie tissé à la naissance et par-delà, pour inscrire la spécificité de notre âme en une ou plusieurs vies.

Au camp, seul existe le moment présent, nous l'expérimentons chaque jour. L'urgence de guérir et de réparer ne peut pas attendre dans les soins que nous prodiguons sous le tipi ou en cérémonie.

Vivre dans une yourte, appelée en Mongol *ger*, ou dans un tipi, *urtz*, ramène à l'essentiel. Le poêle central est la clé de voûte de l'habitation, l'endroit où tout se fait. Se nourrir, avoir chaud et faire des cérémonies suffit à notre bonheur quotidien. Tout tombe des certitudes qui nous attachent, dans notre société de consommation, au superflu et au toujours plus. Là-bas, ce sont les travaux du clan qui comptent, toutes générations confondues, car les âges ne sont pas cloisonnés : s'occuper des animaux, chevaux, rennes, chèvres, construire des cabanes en bois pour améliorer l'habitat, vendre l'artisanat local et chamaniser. Les Mongols ont l'habitude de répondre à l'urgence des exigences inhérentes à la survie en situation, en fonction de la dureté du climat.

Être là, c'est à la fois prendre racine et s'ouvrir à toutes les présences du ciel et de ses différents mondes. Un dialogue s'instaure dans un tacite respect qui met au secret toutes les métamorphoses en suspens. Ils agissent comme nous par affinité. Rien ne doit être forcé, il n'y a pas d'obligation de résultat. Enkhtuya délègue aux esprits le soin d'enseigner à ses élèves apprentis chamanes la marche à suivre pour canaliser les forces de l'invisible. Les *ongods* offrent la possibilité d'accéder à la vision. Rien n'est figé dans ce monde

fluide sans cesse en transformation. L'avancée est intuitive et s'invente pas à pas où il suffit de se laisser guider sans résistance.

Être avec Enkhtuya, c'est avant tout agir pour les autres dans cette énergie de partage, suivant ce que la vie invente d'expériences et de situations à dénouer. La prière du chamane suit le sillon de vie. Elle invite celui ou celle qui l'a perdu à le retrouver. L'aspiration du chamane est relayée par toutes les présences de cette chaîne ascensionnelle qui conduit des entrailles de la terre au point le plus haut du ciel. Le rituel chamanique implique à la fois calme et enracinement. Ainsi, le chamane est prêt à recevoir l'inspiration pour mener à bien la négociation et obtenir réparation. La communication avec les esprits n'implique aucune certitude, la demande pouvant être exaucée ou pas. La possibilité d'une absence de résultat renvoie à une certaine humilité et décourage tout sentiment éventuel de surpuissance.

Seule la prière du cœur permet cette rencontre dans une reconnaissance intime du fait que l'on participera à la construction universelle, dans toute sa complexité et son déploiement. Le chamane explore cette possibilité de recevoir et d'accueillir les présences de l'invisible en agissant en intermédiaire. Il lâche prise avec toute volonté déterministe qui engagerait sa personnalité, pour s'abandonner sans réserve à ce qui vient à sa rencontre et lui souffle le chemin. Le vide n'est pas le rien. Il est la condition pour faire surgir la grâce, cette lumière qui se partage entre tous les mondes, du plus lumineux au plus obscur. Le chamanisme diffère en cela des

techniques de développement personnel qui tendent à poser pour loi notre seule volonté, notre toute-puissance à créer des intentions pour notre bien-être et à croire que nous pouvons tout maîtriser, tout réaliser.

Le chamane sait transformer l'attente en acceptation quand cela est nécessaire. Épouser le sens du progrès, la face cachée des choses qui permet pour tout un chacun son évolution. Il intercède auprès des esprits pour écarter en conscience toute mauvaise volonté. Nos yeux et nos oreilles deviennent d'autres outils de perception quand ils se retournent vers l'intérieur. L'émanation des vibrations que dégage toute chose restitue aux événements qui nous arrivent leur sens caché. Il existe une surnature qui anime le jeu des forces avec ses présences et ses lois. Tout découle d'une friction. L'harmonie comme la dysharmonie naissent de cet échange. Tout se résume à l'instant qui inscrit sa marque comme une étincelle pour créer les événements.

Mais que signifie voir ? Que dire de ces rencontres, de ces présences qui viennent à nous ? Une vision est de l'ordre de l'apparition. Elle s'impose avec toute sa force en se superposant à la réalité visible. Tout se voit et s'entend. C'est cet au-delà des apparences qui permet de s'élargir et de voir que visible et invisible ne font qu'un. Le voyage chamanique est fait de cette diversité d'échanges, semblables à ceux que l'on peut faire ici-bas dans la réalité de notre incarnation présente. Tous les mondes se côtoient. Il n'y a pas de mauvais esprits, que des esprits difficiles à convaincre d'abandonner leur volonté autonome. Certains se nourrissent d'énergie à des fins personnelles. C'est le rôle du chamane de les

encourager à se convertir, pour être à leur tour une aide précieuse dans le jeu des forces universelles. Le mal n'existe que dans la coupure qu'il crée par sa volonté autonome d'exister et de persister. Le chamane a la possibilité de négocier leur conversion auprès de ces esprits retors. Il faut être sans peur, dans une parfaite appréciation des présences que l'on croise. Tout ce qui prend forme dans notre esprit demande discernement. La confiance s'installe quand on touche, à l'intérieur de soi, à cette paix indicible.

Plus le chamane est apte à mobiliser de présences, plus il incarne pleinement sa mission d'intermédiaire. L'arrivée d'un nouvel *ongod* est toujours une fête et un élargissement de son champ de conscience et d'action. L'ancrage est indispensable pour recevoir les esprits. Le chamane est canal pour le flux subtil. Une porte se ferme, une autre s'ouvre. Rien ne se fait sans cette tranquille certitude que l'on peut aisément passer d'un monde à l'autre. Il a le don d'ubiquité et cette facilité à se retrouver dans plusieurs lieux à la fois engendre la possibilité de communiquer sur différents niveaux de conscience. Le monde de l'invisible a les mêmes exigences que le monde visible, toute demande claire reçoit en retour une réponse à sa hauteur. Les présences qui s'associent à ce dialogue affirment le caractère de leurs intentions en se présentant à nous.

Recevoir des gens en grand nombre demande de lâcher toute résistance pour laisser au mieux la parole circuler. Celui qui parle s'expose en toute confiance, de façon grave ou détachée, la plupart du temps à découvert, au milieu des autres, sous le faîte du tipi. Il attend

que nous le remettions sur le chemin de son propre destin, au-delà des obstacles et des résistances qui ont créé des impasses et des impressions de non-retours. Nous nous devons d'être là, dans cette écoute attentive qui couve les plus grands secrets, les plus grandes joies comme les plus grands désespoirs. Nous nous devons de sonder les gouffres profonds de solitude et les obstacles au demeurant infranchissables pour les offrir aux *ongods*. Tous ces gens venus à notre rencontre ont une identité commune. Ils portent en eux une part exacerbée de manque qui appelle une inéluctable transformation. Certains ont atteint en eux cette limite extrême, permettant tous les basculements, tous les retournements. Même si l'on sait que, à un moment, on ne peut plus passer le mur qui nous sépare de l'obstacle lorsque le destin l'a décidé ainsi. C'est alors que l'humilité face à notre impuissance ne peut que nous ramener à la prière.

Manier le tambour

Le tambour est comme un cheval de feu pleine peau. Il m'a été donné lors de cette toute première fois où j'ai été reconnue chamane. J'ai dû apprendre à le chevaucher pour lui donner tout son pouvoir, sa vibration, son aura. C'est lui qui m'a choisie. Cela ne s'est pas fait en une seule fois, il a fallu plusieurs cérémonies pour lui donner sa résonance en le réchauffant au creux du feu du cercle de l'ovoo et l'animer. En peau de cerf ou en peau de chèvre, révélant sa couleur, le tambour se tend et se détend. Il a sa vie propre, son identité. Il restitue sa note unique de par son caractère ancestral et sacré. Il est le guide dont le son caractéristique permet de voyager dans la sphère des mondes, du plus bas au plus haut, ou inversement. Apprivoiser le son, c'est fusionner avec lui et sentir qu'il devient au fur et à mesure l'évidence d'un prolongement de soi. Je me laisse guider dans la prise de possession de ma monture sauvage en renonçant à toute volonté restrictive qui m'interdirait un monde plus grand. Il devient mon double, mon